

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 44

Artikel: On larro que ne vâo pas ïtre ein perda
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On larro que ne vâo pas ûtre ein perda.

Lâi dessu la terra dâi voleu bin déficio à conteintâ; accutâ-vâi stasse:

Fourgon à Zabet l'avâi adi à verounâ et à founâ, ne laissive rè traina; se veyâ on uti que bas et que lo maître sâi pas avoué, le reduisive bo et bin dein son catze-borri po ne pas que se rouillâ à la rojâ. Enfin, ie solèvave tot cein que pouâve et fasâi lo larro quemet se cein avâi éta son meti.

Ti lè z'an ie robâve lè pere ào ministre, dâi bi pere burré que lo ministre amâva qunsu atant que se bibllia, et qu'avâi dépôt quand veyâi qu'êtant encora via. Ti lè z'âton, l'ire dau mimo : la né devânt que lè vollie couilli, crac... ie manquâvant, sein qu'on satsse lô dau diablio l'avant passâ.

On coup, lo menistre sè pensâ dinse :

— Attein pi, sarai bin la mëtsance, à la fin dâi fin, se n'attrapo pas ci tsancro de voleu. Omète se m'ein laissive quoque z'on, na pas rë.

Adan, eintre dzor et né, quand lè pere étant bo et bon, justo quemet lo voleu lè z'avâi amâ stau z'an passâ, lo menistre imagine on espèce de fertsò que l'alâve du lo péra tant qu'ao pâilo, avoué onna clliottsetta ào bet, que dêvessâi fêre dau détertin à la vi qu'on brâinèrâi l'abro.

Vè la miné, Fourgon arreve avoué sa lotta et sè met à grulâ. La clliottsette sonne et quand lo menistre l'ouït, câ l'ire dza reduit, sè vite on bocon, et arreve drâi dèrâ lo pérâ.

— Ah! que fâ, lo vaité lo voleu que m'ein laisse pas pi ion. L'è tè, Fourgon, que t'è-io apprâ ào catsimo ?

— A perdene, monsu lo menistre.

— Et à robâ, prâo su? Eh bin! tè perdeno por sti coup, mâ ne lâi revin pas.

— Vo lo prometto, monsu lo menistro, d'ailieu lâi a pe rë su lo pérâ.

— Eh bin, accuta, Fourgon, vu tè proposâ on martsî; tè bâilleri ti lè z'an duve mesoure de clliau pere por que te ne ai revigne pas. Cein tè va-te ?

Fourgon guegne son sa que l'avâi dza reim-
pliâ et que tegnâ bin trai mësoure et fâ adan :

— Eh bin, monsu lo menistre, vâide-vo, po dou quartâeron vo djuro que ne pù pas. Peinsâ-
vâi diéro lâi perdrî !

MARC A LOUIS.

Monnaie courante.

La côte était rude et le soleil chaud. Les chevaux de la diligence suaien, étaient rendus.

A l'intérieur, les voyageurs somnoient, insouciants.

Tout-à-coup, ils sont réveillés par le conducteur qui ouvre et referme brusquement la portière.

Trois fois il renouvelle le même manège. A la fin, un voyageur impatienté lui en demande le motif.

Le brave conducteur, avec un bon sourire :

— Ne m'en veuillez pas, m'sieus, mesdames, c'est pour mes pauvres bêtes. Vozz comme elles peinent. Quant elles entendent ouvrir et fermer la portière, elles croient que c'est quelqu'un qui descend, et ça les soulage.

Charité bien entendue. — Dis, m'man, demande Charli, au sortir de la conférence d'un missionnaire, les petits nègres y sont tout nus, pourquoi?

— Mais, chéri, c'est parce qu'ils sont trop pauvres pour s'acheter des habits.

— Ah! oui?... Alors, m'man, c'est pour ça que papa a mis un bouton dans la croussile?...

Le revenant.

C'était au temps jadis.

Un soir, à l'auberge du village, on discutait « revenants ». Il y en avait qui y croyaient et d'autres qui n'y croyaient pas ; la discussion s'anima.

— Enfin, moi, fit un des assistants, on dira tout ce qu'on voudra, mais j'y crois, aux revenants.

— Oh! bien pas moi, répliqua son voisin ; tout ça, c'est des bêtises.

— Moi, ajouta un troisième, tout d'abord, je n'y croyais pas ; à présent, je suis converti.

— Alors, et comment ? demanda-t-on.

— Eh bien, voilà. La nuit passée, je fus réveillé vers minuit par un bruit extraordinaire : j'entendis quelque chose qui montait l'escalier. Effrayé, je tire un peu le rideau.

Voilà que tout à coup je vois une faible lueur.

— Ah! voilà ; c'est bien ça ; c'est la lueur ! n'était-elle pas bleuâtre ?

— Mais tais-toi, François ; tu es bête avec ta lueur ; laisse-voi raconter Louis.

— Pour en revenir, je disais donc que tout à coup je vois une lueur.

Alors, voilà que je crois voir entrer une longue et maigre figure, qui ressemblait à un homme de septante ans ; elle était couverte d'un manteau brun avec une ceinture de cuir. Elle avait une épaisse barbe noire et, sur la tête, un grand bonnet à poils ; dans sa main, il avait une longue massue.

Je suis de peur. Le revenant se rapprochait toujours plus de mon lit.

— Ne lui as-tu pas crié : « Halte-là ! Que voulez-vous ? Est-ce qu'on vous doit quierchose ? »

— Oui, c'est bon ! Y ne m'a pas laissé le temps de dire un seul mot. Il a frappé trois fois sur le plancher avec sa massue, puis, il m'a mis la lumière sous le nez en me disant : « Je suis le guet et je viens vous dire que votre porte est tout écalibrée ; faites-la fermer ou vous serez volé ! Bonne nuit. »

— Et puis,... alors?...

— Et puis alors, il est parti.

— Ah !

La Muse, Société littéraire et artistique, donnera, les 10 et 13 novembre prochain, *La Légion fidèle*, le bel épisode dramatique d'Henri Warnery, qui devait être le quatrième tableau du *Peuple Vaudois*, et pour lequel M. Gustave Doret a composé de la musique de scène et arrangé celle des chœurs. Orchestre symphonique au complet, direction M. Hammer. Les chœurs, dames et messieurs, seront dirigés par Mme Troyon-Blaesi. Nombreuse figuration. Pour terminer le spectacle, *L'Honneur* (die Ehre), le chef-d'œuvre de Sudermann, une des pièces les plus populaires d'Allemagne, représentée à Lausanne pour la première fois et avec autorisation spéciale de l'auteur.

Fillettes et petits classiques.

La question de la réforme de l'enseignement secondaire, actuellement à l'ordre du jour dans le canton de Vaud, a ravivé la querelle des classiques et des modernes, à propos de l'enseignement des langues mortes. Il nous semble piquant de citer à ce sujet l'opinion, émise il y a plus d'un siècle et demi, par une Vaudoise, Mme Louise-Eléonore de Warens, femme de M. de Loys, seigneur de Vuarens, qui fut, comme on sait, la bienfaitrice de Jean-Jacques Rousseau :

« Veut-on dégoûter un enfant des sciences, on n'a qu'à le forcer de bonne heure à apprendre par cœur du grec ou du latin. Notre sexe, par bonheur, n'est point exposé à cette méthode scientifique destinée à former les

hommes ; cependant comparez un latiniste de douze ans à une fille du même âge, vous verrez si le garçon est le plus spirituel. »

THÉâTRE. — Mardi dernier, une troupe parisienne nous a donné *Résurrection*. Un public assez nombreux avait été attiré par la curiosité de revivre, par le spectacle, les émotions éprouvées à la lecture du roman de Tolstoï. Les tableaux que M. Bataille transportés du livre à la scène sont bien choisis et suffisent à marquer le progrès de l'action. L'auteur qui tenait le rôle du prince Nekludof, était fort bon. Les dames, au contraire, sont loin de mériter pareil éloge.

Jeudi, « Soirée Brieux ». Notre troupe nous a donné deux pièces de cet écrivain : *L'engrenage*, en 3 actes et *L'école des belles-mères*, en 1 acte. Brieux est décidément l'auteur à la mode et M. Darcourt peut s'en féliciter ; il lui vaut de bien belles salles. Demain, dimanche, **Les affaires sont les affaires**, d'Octave Mirbeau, et *Le supplice d'un homme*, vaudeville.

Comme pas une ! est le titre d'une chanson à laquelle son auteur, *Pierre Alin*, vient de donner la clef des champs. La voilà dans le monde, la pettole. Oh ! mais nous n'avons pas peur pour elle. Lorsqu'il y a un mois, à la Maison du peuple, elle franchit pour la première fois le seuil paternel, le succès lui sourit. Ce n'est ni grande, ni savante musique : C'est une chanson, une « chanson douce », au tendre et naïf refrain. Il y flotte un parfum de soir d'été et de jeunes tendresses, avec pourtant comme une vague teinte de mélancolie pour les choses passées ; cela est simple, doux et chantant ; pas même fait pour mettre la voix en parade, mais qui doit être aussi finement dit que délicatement chanté. Allons, bonne chance ! (*Fleisch frères, éditeurs*)

Almanach du Conteuro vandois, pour 1904.

Sommaire : 1. Tsanson dâo bouman. 2. Le peuple vaudois, L. Vulliemin (reproduction). 3. Suzon la glaneuse, Henri Thulliard. 4. Trois berceuses, Pierre Alin. 5. Le séroume guérisseur, Gorgilus. 6. L'histoire de la tchiyra à monchou Seguin, contea in patuâ dâo Gros-de-Vaud, Octave Chambaz. 6. Un sacrifice, Pierre d'Antan. 7. Le discours du syndic de Morges (d'après Moïse Vautier). 8. Sur nos monts, Victor Farrat. 9. Le tarif de Gleyre. — Le délugue. 10. Joyeuse veillée (chanson), A. Roulier. 11. Onna veillhâ de vin couet, Marc à Louis. 12. Favey et Grognuz au Festival, J. Monnet. 13. Le pauvre enfant (vers). 14. Remembrances, Ch.-G. Margot. 15. Le concert dâi zosés, C.-C. Denérâez. 16. Le panache, Michel Attene. 17. L'échelle sociale. 18. La fontaine, Paul Perret. 19. Le pertuis de rate, Eug. Monod. 20. Derniers rayons (sonnet), Ch.-G. Margot. 21. Bébâ grandit (chanson avec musique et illustration), Pierre Alin. 22. Solide comme le pont de Morges, Sam. 23. La Dèche (chanson), Luc Gilbert. 24. Une demande en mariage (L'oncle Daniel, saynète villa-géoise, scène II), A. Roulier. 25. Le téléphone (bouteade) V. F. 26. L'incendie (bambochade en langage genevois). 27. L'argent (vers). — Nombreuses boutades français et patois. Dessins de E. Flâz et V. Rossat. Illustrations du calendrier de J. Taillens, Lacerrière et Forestier. — En vente au bureau du Conteuro (Imprimerie Vincent), dans toutes les librairies, kiosques, bibliothèques de gares, etc. — Encore quelques exemplaires de l'Almanach 1903. — Prix : 50 centimes.

Crédit illimité.

Dans un de nos restaurants les plus fréquentés, un groupe de pensionnaires, ils étaient 12, émittent la proposition de ne payer leur écot que lorsqu'ils auraient souffert autant de soirs attablés dans un ordre différent de places. Le restaurateur consentit tout d'abord, sans beaucoup y réfléchir. Au bout de quelques jours cependant, il s'aperçut qu'il avait fait un marché de dupé et en demanda la résiliation. Il avait fait l'observation qu'aucun des soupeurs ne pouvait vivre assez longtemps pour s'acquitter. En effet, pour opérer tous les changements de places, il ne faudrait pas moins de 479 millions de repas, qui donneraient 1,311,434 ans, 10 mois et 13 jours.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.